

MUSIQUE DE MOZART

*Je voudrais enchâsser, dans des vers très menus,
La grâce attendrissante, enfantine, et parfaite
De ta musique bleue : tes traits vifs et ténus
Qu'ourlaient au clavecin de jolies mains fluettes,*

*Tes rondos si pressés, les douces sérénades,
Les duos aux bosquets, et ce bon Figaro,
Qui régalaient si bien les donzelles d'aubades,
Mais, devenant époux, ma foi, devient un sot.*

*En sa robe à paniers, la petite princesse
Saluait gravement le marquis de brocart :
C'était le menuet, sous l'œil des chanoinesses,
Avec ses violons, ses lustres, et son fard.*

*Dans les salons, et dans d'immenses galeries,
Le parquet trop ciré reflétait le plafond,
Les Amours de Boucher, toutes les mièvreries
Que Vénus offre ainsi qu'un bonbon clair qui fond ;*

*C'est un ciel faux, très peu nature..... un ciel de lit,
Mais les petits seigneurs qui dansent aux musiques
Ne voient pas qu'elle est nue, qu'elle aime, et que, la nuit,
Eros, l'archer mutin, tend son arc diabolique.*

*Sur le gravier royal, et dans les cours dallées,
S'arrêtaient en piaffant de grands carrosses peints ;
Aux glaces s'allongeaient les lointaines allées,
En miniature, avec l'infini du jardin.....*

*Ta musique, Mozart, en sa candeur divine,
Roucoule, et perle un trille ou de brefs triolets;
Sur un sol, imprégné de tristesse mutine,
Chérubin saute, avec des ailes d'angelet.*

*Puis, voulant imiter la danse des derviches,
L'Alla Turca bondit en plaquant ses accords;
Ailleurs la Polonaise, à la mode d'Autriche,
Fait rêver de palais enquirlandant leurs ors.*

*Mais je préfère à tout les variations
Eternisant auprès du thème leurs caresses,
Où nous sentons encor chanter ta passion
Pour tes jeunes amies en catogans ou tresses :*

*Le clavecin jaseur, aux multiples pédales,
Tintait de ce mignon « Vous dirai-je, Maman? » :
Les oiseaux se taisaient, et, dans la blanche salle,
Un groupe bocager sonnait l'heure en tremblant;*

*« Vous dirai-je, Maman? », c'est un frisselis d'ailes,
C'est le ruban qui bouffe, et le geste câlin,
L'enfant qui s'enfouit aux robes maternelles,
Et tout auprès, jappant, le museau d'un carlin;*

*« Vous dirai-je, Maman? », c'est la glace à guirlande,
C'est le volant plumeux de la sœur au jardin :
Un singe qui grimace, et grignote une amande,
Grimpé sur la bergère, effare le serin.*

*Il flottait sur la vie comme un goût de bonbon,
Mais on pleurait déjà sur la Clarisse anglaise ;
La cascade, au rocher, mouillait le massif rond :
Déjà, l'on désertait le parc à la française.*

*C'était très tendre, et pas encor bien romantique,
Un temps de mouchoirs fins et de pleurs dans les yeux,
Et près des clavecins, beau maître de musique,
Tes jours se déroulaient dans l'odeur des cheveux ;*

*Tu répandais ton cœur comme un nœud qu'on délie,
Ton cœur riche, si lourd qu'il fallait l'exprimer :
Sans jamais succomber à la mélancolie,
Tu fus tendre toujours et tu ne sus qu'aimer.*

*Même aux jours où ta vie n'était plus de la joie,
Des souvenirs charmants te consolaient un peu,
Et, pour avoir vécu dans le bruit de la soie,
Virtuose entouré, tu devais être heureux ;*

*Car les dames t'avaient baisé dans les salons,
Si l'évêque à Salzbourg te fit subir sa morgue,
Puis, bien qu'on t'imagine avec un violon,
Petit Mozart, tu te haussais parfois sur l'orgue.*

*Tu n'étais pas charmé par l'église gothique,
Mais, lorsque tu rêvais en jouant le Sanctus,
En essais beaucoup plus amoureux que mystiques,
Les Anges s'approchaient des Amours de Vénus.*

*Quand l'orgue, sous tes doigts, disait : « Que je vous aime ! »
A l'amie de seize ans qui priait dans le chœur,
Tu savais bien que ce n'était pas un blasphème
De dire à Dieu : « Voyez, je vous offre mon cœur. »*

*Tu pensais que la messe est une chose exquise,
Quand un chant inspiré s'élève « Amoroso » ;
Tu rêvais des jardins, et du souffle des brises,
Et tes traits s'élevaient comme de vives eaux !*

*Dans le lointain, l'encens entourait les autels
Où les rayons dorés des éclairs se déchaînent :
L'extase embrasait l'air, et, montant vers le ciel,
Le vent dans l'orgue avait une douceur patène.....*

*Et, savourant sans fin l'afflux du sang qui monte,
Toi, tu cherchais l'amour en fuyant le plaisir,
Et, n'ayant pas connu ses remords et sa honte,
Tu mourus consumé d'un éternel désir !*

*Voilà pourquoi tu plais à nos âmes nerveuses,
Mozart, toi dont le cœur a vibré sans repos :
Nous voulons maintenant, las des lunes rêveuses,
Que l'Art soit un serpent glissant sous notre peau.*

*Nos rêves sont déçus par l'élan romantique ;
Les sanglots et les cris d'amour nous étouffaient :
Toi, tu fus jeune, et nous voulons que ta musique
Caresse nos ennuis avec des doigts parfaits.*

*Nous comprenons enfin, nous désirons unir
Ton nom frais et brûlant à celui de Racine ;
O Mozart, nos cœurs las ne veulent plus souffrir :
Donne-nous de la joie minutieuse et fine !*

ANDRÉ LEBLANC.